

À l'Assemblée Nationale / [Jean-Stanislas Mittié].

Contributors

Mittié, Jean-Stanislas, 1727-1795.

Publication/Creation

[Paris?] : [publisher not identified], [1789]

Persistent URL

<https://wellcomecollection.org/works/f72umbem>

License and attribution

This work has been identified as being free of known restrictions under copyright law, including all related and neighbouring rights and is being made available under the Creative Commons, Public Domain Mark.

You can copy, modify, distribute and perform the work, even for commercial purposes, without asking permission.



Wellcome Collection
183 Euston Road
London NW1 2BE UK
T +44 (0)20 7611 8722
E library@wellcomecollection.org
<https://wellcomecollection.org>



A L'ASSEMBLÉE NATIONALE.

NOSSEIGNEURS,

LA France doit sa restauration & sa gloire à votre courage, à vos lumières ; le Français tiendra son bonheur d'un Gouvernement formé & conduit par votre sagesse, par votre patriotisme ; mais quels que soient les avantages de la liberté, de la propriété, de l'égalité, &c., il reste à desirer un bien, non moins précieux, la santé.

La Nation espère de votre humanité, que vous daignerez prendre, en considération, un objet aussi important.

Ce n'est point, ici, une déclamation contre les abus, contre les personnes intéressées à

A



les entretenir, c'est un exposé des maux que l'exercice de ma profession m'a mis à portée de connaître.

Si une bonne santé rend les hommes propres au travail : si le produit de leurs travaux fait la richesse de l'Etat : si une nombreuse population en est la force & le soutien, la France est le seul Royaume, où ces objets ne soient, jamais, entrés dans le plan, dans les vues de son administration. Il semble que le Ministère ait, toujours, compté pour rien, la santé & la vie des hommes, par le peu de soin qu'il a pris de leur conservation.

Il n'y a point d'Etat, où les Sujets, à l'égard de leur santé, soient plus qu'en France, à la merci de l'ignorance & de la charlatanerie.

D'une extrémité du Royaume à l'autre, les Loix, les Règlemens, à ce sujet, sont sans vigueur ; les Municipalités sans attention, sans vigilance.

La métropole, même, & sous les yeux du Ministre, en donne un exemple, aussi honneur pour le Gouvernement, que funeste aux Citoyens.

La Police, la Société Royale de Médecine, dont le devoir & l'institution sont de veiller sur ce qui intéresse la santé du Peuple,

vendent à des Empyriques, ou leur accordent, par de lâches considérations, des permissions, des privilèges, qui sont une source de maux infinis.

Le prix qu'on met, à ces privilèges, à ces permissions, ou le crédit du protecteur, est la mesure des sacrifices qu'on leur fait de la vie des hommes. Ce trafic d'approbations imposantes, provoque, enhardit l'avidité & téméraire ignorance, multiplie les dangers, & les victimes deviennent innombrables.

Les remèdes administrés par des gens, sans lumières & sans talent, font périr beaucoup plus de malades qu'il n'en mourroit, si privés de pareils secours, ils étaient abandonnés à la simple Nature.

Je n'entrerai point dans l'énumération, ni dans les détails des maux, & des abus qui méritent de fixer l'attention de l'Assemblée nationale, & des administrations provinciales; je me bornerai à parler d'une maladie qui, seule, affecte autant d'individus, que toutes les autres maladies, ensemble.

Cette maladie, dont l'Europe est infectée, depuis la découverte de l'Amérique, a fait les plaies les plus cruelles à tous les Etats, particulièrement à la France.

Le Royaume a perdu, au moins, trois

millions d'hommes, par ce fléau, depuis la fin du quinzième siècle ; plus de six millions ont traîné une vie languissante, & donné l'existence à une race d'êtres faibles, maléficiés, qui s'est éteinte à la deuxième, ou troisième génération, après avoir vécu, plus à charge qu'utile à l'Etat.

Aujourd'hui, sur vingt-cinq millions d'hommes, en France, on en compte plus de deux cent mille, atteints de cette maladie ; ce nombre se renouvelle quatre fois par an, & fait, à-peu-près, un million de malades, de ce genre, dans le cours de chaque année.

De ce million d'individus, plus de douze mille nouveaux nés meurent de ce mal, peu de tems après leur naissance, soit en nourrice, soit aux Enfants - Trouvés : les premiers infectent leur nourrice ; celles-ci leurs enfans.

Parmi les adultes, quinze mille meurent, trente mille languissent & se ressentent, toute leur vie, de l'effet des remèdes.

De plus, le nombre des souffrans & des morts est, beaucoup, augmenté, depuis que le Gouvernement, instruit des ravages que ce mal fait dans les campagnes, a chargé la Société Royale de Médecine de prescrire les remèdes les plus convenables.

Cette Compagnie, au lieu d'employer ceux que j'avais indiqués, comme les meilleurs & les seuls pour remplir les vues du Gouvernement, a, par son *instruction sommaire*, répandu l'erreur & le poison dans le Royaume; tous deux s'ouvrant une circulation nouvelle, ont accru le fléau, ont produit des maux pires que ceux auxquels le Ministère a voulu remédier; & cette partie souffrante de la Nation, est sacrifiée, de propos délibéré, à la jalousie, à l'insuffisance, à la mauvaise foi de ces Médecins (a).

Jamais Machiavélisme n'a fourni un exemple de cruautés plus réfléchi, que celui que la Société Royale, par sa conduite avec le Gouvernement, par son procédé avec moi, donne, à l'égard de ma découverte & de son *instruction sommaire*.

Cette compagnie de Médecins aristocrates, qui sacrifie tout à l'envie de primer, s'aidant de l'intrigue, à défaut de talent, pour envahir, pour s'arroger, exclusivement à tout autre corps de Médecins, ce qui concerne la santé des Sujets, & ce qui a rapport à la médecine;

(a) J'en excepte quelques-uns, sans avoir aucune relation avec eux; je les estime & les honore, à cause de leur talent & de leurs qualités personnelles.

Cette Compagnie, dis-je, par esprit de parti, par animosité de Corps, aime mieux voir souffrir, sans secours, ou faire périr, par ceux qu'elle prescrit, des milliers de Citoyens, plutôt que d'employer les remèdes propres à leur guérison; parce que ces remèdes sont découverts & enseignés par un Membre de la Faculté de Médecine, que la Société Royale rivalise.

Bicêtre, l'hospice de Vaugirard, les Hôpitaux civils, les Dépôts de Mendicité, du Royaume, où l'on reçoit les malheureux, ne suffisent point à tous ceux qui se présentent, & encore quels secours leur donne-t-on!

Il faudroit qu'un ami de l'humanité, qu'une ame compatissante, visitât ces asyles de douleurs & de miseres, pour être témoin des maux qu'on fait souffrir à ces malades, sans nécessité, sans fruit pour leur guérison.

L'erreur, le préjugé, l'ignorance, le remède, la méthode sont par-tout les mêmes, & par-tout ils ont les mêmes inconvéniens.

Les traitemens sont longs, cruels, aveugles, difficiles, compliqués, inconséquens, désagréables, coûteux, insuffisans, quelquefois mortels; & toujours accompagnés des risques ou des accidens, inséparables de la nature & de l'action du remède; la plupart des malades

font enfermés, pendant leur traitement, ou ne peuvent vaquer à leurs travaux ordinaires.

D'ailleurs, il répugne autant à la saine raison, qu'il est contraire à la bonne pratique de vouloir que le plus mauvais remède, le moins connu, & dont l'administration est aveugle, s'applique & convienne, indistinctement, dans tous les cas & à tous les Sujets : cela est aussi absurde qu'il le seroit de vouloir peindre tous les objets, avec une seule couleur. Cette manière de faire la médecine, est le comble de l'ignorance. C'est un charlatanisme aussi humiliant pour l'art, que préjudiciable au genre-humain.

Cet exposé, que j'ai affaibli, considéré sous tous ses rapports, examiné dans tous ses détails, offre l'aspect le plus affligeant à l'homme sensible, présente les effets les plus désastreux à l'homme d'Etat.

Il est difficile de calculer, & d'imaginer les torts que cette maladie fait à la population, aux arts, aux métiers, aux manufactures, au commerce, à la navigation, & les ravages qu'elle cause dans les campagnes, dans les grandes Villes, sur-tout dans les ports de mer, où elle est plus difficile à guérir.

Ce que le Particulier souffre, ce que le Gouvernement dépense, ce que la Nation

perd , en argent , en travaux , en hommes , font une somme de maux , de dommages qui intéressent , également , la politique & l'humanité.

Cependant , ce fléau , qu'on dit si grand , qu'on croit si dangereux , n'est tel que par la manière fausse , inconséquente de l'envisager , & par les remèdes insuffisans & meurtriers qu'on employe.

Les hommes , dans tout ce qui les intéresse , cherchent & s'étudient à faire le moins mal , ou pour le mieux ; dans beaucoup de choses , ils y sont parvenus. Le contraire est arrivé à l'égard de cette maladie.

Un faux préjugé , une routine aveugle , une mauvaise autorité , mal à propos respectée , sont cause que dans les parties de l'Europe , même , les plus éclairées , le genre humain est livré au plus mauvais traitement qu'il soit possible de faire , ou d'imaginer.

Quoique ce traitement soit le plus inconséquent , le plus vicieux de tous ceux qui se font en médecine , néanmoins , d'après ma doctrine , il est le plus susceptible de perfection.

Jamais préjugé n'a été plus absurde , plus funeste que celui qui règne , à l'égard de ce fléau ; il est étonnant , que l'expérience de

trois siècles n'ait répandu aucun jour sur sa nature, sur son traitement. Il semble que l'ignorance & la déraison se soient réunies, pour concourir, ensemble, à la honte de l'art & au malheur du genre humain.

Les Médecins, les Chirurgiens, anciens & modernes, qui ont écrit sur ce mal, qui l'ont traité, esclaves du préjugé, & de l'habitude, n'ont rien dit de vrai, d'utile, n'ont rien fait de réfléchi, de conséquent; il semble qu'ils ne se soient, jamais, servi de leur bon sens, ni des connaissances qu'ils pouvaient avoir d'ailleurs, pour observer les phénomènes qu'ils voyaient, pour se rendre compte de ce qu'ils pratiquaient.

Et même, il n'y a pas, dans tout le Royaume, un seul homme de l'art, qui sache ce qu'il convient de faire, dans cette maladie, ce qu'il fait, pourquoi il le fait, ni ce qui doit résulter de ce qu'il fait.

Aucun Médecin, aucun Chirurgien ne connaît la nature du remède qu'il emploie, la propriété qu'il doit avoir pour guérir; sous quelle forme il opère, quelle est sa manière d'agir, la cause de ses effets nuisibles ou salutaires, d'où résulte, évidemment, qu'il ne peut diriger les bons ni prévenir les mauvais.

La pratique de tous est couverte du voile

le plus épais & conduite par l'ignorance la plus absolue. Joignez à cela, l'usage du remède le plus infidèle, le plus dangereux que la Médecine connaisse, que l'art & la nature produisent.

Malgré cela, ceux qui pratiquent ce genre de traitement, ont l'aveugle présomption, ou la mauvaise foi, d'affirmer que cette méthode est la meilleure, quoique la seule ignorance la consacre, quoique le seul intérêt la soutienne, d'attester, encore, que le remède qu'ils employent, est le seul spécifique pour la guérison d'une maladie, qui lui résiste souvent, & à laquelle il attache aussi fréquemment une infinité de suites fâcheuses. Assertion fautive, dans son principe, funeste dans ses conséquences, & démentie dans tous ses points.

Les Médecins & les Chirurgiens, qui prétendent que le remède usité soit le vrai & l'unique, pour cette maladie, sont en médecine, ce qu'est, en géographie, le Payfan, qui croit que l'horison, où se termine sa vue, est le bout du monde.

Ces vérités sont affligeantes pour les Malades, & humiliantes pour les Gens de l'art (a);

(a) Que les Médecins, les Chirurgiens, qui en seront

mais elles sont d'une trop grande importance, pour n'être pas connues de tout le monde, particulièrement du Ministère. Comment remédier à des maux, dont on ignore la nature & la cause?

Pour arrêter ces maux dans leur source, il faut éclairer le Public & le Gouvernement, & les faire revenir de leur opinion, en faveur de ceux qui passent pour bien guérir & bien connaître la maladie, & le remède.

Ces Médecins, ces Chirurgiens, sont un second fléau, dans l'Etat, plus destructeur, plus dangereux que le mal même. Leurs écrits, leur exemple, leur pratique, ne servent qu'à perpétuer l'erreur, fortifier le préjugé, entretenir une fausse confiance.

Parmi ces Auteurs & ces Praticiens, il ne se trouve que des ignorans trompés, des ignorans imposteurs, & des savans qui aiment à se tromper; & parmi les malades, des dupes & des victimes.

Tous les Médecins, tous les Chirurgiens,

bleffés, ou qui ne les trouveront pas fondées, réfutent, seulement, une de mes objections. Je leur donne le choix de celle qui leur fournira le plus de facilité pour me répondre : Le devoir, l'honneur, le salut public, tout doit les engager à le faire,

sans en excepter un seul, qui traitent cette maladie, par le remède ordinaire, doivent être mis, & sont, TOUS, dans l'une ou l'autre de ces classes. C'est un fait que je ne saurais assez inculquer dans l'esprit du public, ni assez faire connoître aux Ministres & aux Administrateurs des Hôpitaux.

Telle est l'idée qu'on doit se former du savoir & de la bonne foi de ces prétendus Savans, Auteurs, ou Praticiens, à qui le Public s'abandonne pour le traitement de cette maladie.

Et j'ose avancer, qu'aucun des Medecins, & des Chirurgiens, qui ont le plus de prétentions à la célébrité, ou qui passent pour avoir le plus de connoissances dans cette partie, n'attaquera les vérités que je dis. Vérités qui doivent être, généralement, répandues, pour dévoiler la mauvaise foi, pour confondre l'ignorance orgueilleuse de ceux qui, par leur impudence, voilant leur impéritie, induisent en erreur & jettent dans le péril celui qui croit au prétendu savoir & à la fausse réputation de ces guérisseurs renommés.

Si, jusqu'à présent, la médecine a si peu fait pour cette maladie, c'est que la paresse & l'habitude, si naturelles à l'homme, font qu'il se contente des moyens qu'il a; comme

le salut d'un autre ne l'intéresse qu'indirectement, il s'occupe moins de la recherche d'un remède plus efficace, pour le soulager.

On m'objectera qu'on guérit par la méthode que je blâme : oui, l'on guérit, j'en conviens : je dis plus, on guérit, de cette manière, même, sans la participation de celui qui administre le remède ; mais guérit-on toujours ? comment guérit-on ? c'est en aveugle qu'on traite, & c'est par hazard qu'on guérit !

Pour connaître par combien de maux, de dangers, on parvient à cette guérison, à quel prix on l'obtient, quels sont les résultats affreux de ce genre de traitement, qu'on lise ce que j'ai écrit contre le remède & la méthode !

D'après cela, quel compte doit-on tenir du succès à l'Art & à celui qui l'exerce, & qu'elle confiance donner à l'un & à l'autre ?

En dévoilant à la France, à toute l'Europe, l'erreur funeste où l'on est, sur ce qui concerne cette maladie & son traitement ; je ne crois pas offenser les hommes de l'art, chez qui elle est rachetée par d'autres connoissances ; il n'y a que ceux qui sentent leur insuffisance, qui peuvent en être humiliés & m'en vouloir, particulièrement cette espèce d'hommes qui s'alimentent des maux du Public, &

trouvent leur compte à les multiplier ; qui , ennemi des secours qu'on lui présente , pour les rejeter , ou les dénigrer , amentent leurs pareils , s'arment de la calomnie , qu'ils répandent , pour décrier un auteur qu'ils ne connoissent pas , & prévenir contre son ouvrage qu'ils n'entendent point ; mais dangereux , pour eux , en ce qu'il porte un trop grand jour sur leur pratique , & qu'il nuit à leurs intétêts , en détruisant un préjugé non moins favorable à leur cupidité , qu'à leur ignorance.

Cependant , quelle que grave & cruelle que cette maladie paraisse ; elle est une des moins dangereuses & des plus faciles à guérir. La nature a placé , dans le regne végétal , un nombre prodigieux de remèdes , les plus convenables à sa guérison ; remèdes simples , d'un usage facile , sans inconvénient , & sous la main de tout le monde.

Une étude suivie de la Nature , & la pratique réfléchie de la Médecine , faites sans préjugés , m'ont appris que ces plantes conviennent , spécialement , à cette maladie , & qu'elles en sont les vrais remèdes ; le fréquent emploi que j'en ai fait , m'a confirmé cette importante découverte ; il falloit une méthode pour en diriger l'usage , la réflexion & l'expérience me l'ont enseignée.

Le traitement par les végétaux est doux, simple, éclairé, commode, peu coûteux; la guérison est certaine & générale; plus prompte que par tout autre moyen; elle ne souffre pas d'exception; ce traitement ne laisse aucune suite fâcheuse après lui; il ne demande point de préparation; il n'assujettit à aucun régime particulier; & les malades, de quelque état qu'ils soient, en peuvent remplir les devoirs, pendant leur traitement.

Il n'y a point de cas, ni de complication auxquels il ne soit facile de remédier, par l'usage des végétaux; ce qui est, physiquement, impossible par tout autre moyen.

Tous les malheureux, quel qu'en soit le nombre, recevront, à la fois, des secours, prompts, efficaces, ils ne seront pas remis & renvoyés, pour être traités à leur tour, comme cela se pratique dans les Hôpitaux, particulièrement à Paris, où il sont obligés d'attendre, six mois & plus. Pendant ce délai, la maladie fait des progrès, devient plus difficile à guérir, & souvent elle se répand davantage.

L'économie, qui résultera de ma manière de traiter, pour les Départemens de la guerre, & de la Marine, pour les Hôpitaux civils, pour les Dépôts de mendicité, pour l'Hof-

pice de Vaugirard ; pour les particuliers ; le prompt rétablissement des uns , la conservation de la vie des autres , la continuation de leur travail , sont inappréciables.

D'après une conviction , acquise par le temps , par l'usage , j'ai combattu l'erreur & la prévention où l'on est ; j'ai indisposé , contre moi , les gens de l'Art , pour m'être élevé au-dessus de leurs connaissances ; je m'en suis fait autant d'Adversaires , dont l'injustice & l'animosité n'ont pas d'exemple , sur-tout de la part de ceux qu'un faux savoir , un sot orgueil , un vil intérêt engagent à soutenir l'opinion vulgaire.

Détruire des préjugés dangereux , démasquer l'ignorance , relever des fautes , établir des vérités contraires aux idées reçues , faire des découvertes utiles , procurer par leurs moyens un des plus grands biens à l'Etat & à l'humanité , sont autant de torts , ou de crimes que les hommes de la même profession ne pardonnent jamais ; & voilà les motifs de l'acharnement de mes ennemis ; dans l'impuissance de refuter mes objections , ils n'ont d'autre arme que la calomnie pour attaquer ma découverte , qui fait leur honte & leur désespoir.

Je

Je croyais que la raison, & l'expérience suffiraient pour détruire un préjugé dangereux, qui n'a d'autre fondement que d'être ancien, d'autre mérite que d'être universel. Je croyais que l'exemple joint au précepte, en éclairant les hommes de l'Art, les conduirait à la connaissance d'une vérité, d'autant plus précieuse, pour ceux qui sont bien intentionnés, qu'elle les met à même de soulager leurs semblables.

Je ne m'attendais pas, dans une affaire, qui intéresse le salut de la Nation & du genre humain, que l'orgueil, l'envie, la mauvaise foi me susciteraient autant d'ennemis ; je m'attendais encore moins à les voir employer, contre moi, l'injure & la calomnie ; comme si des personnalités, qui deshonnorent ceux qui se les permettent, étaient des raisons à opposer à une théorie, à une pratique fondées sur les meilleurs principes de la Médecine, à une découverte, le fruit de près de cinquante ans de veilles, de méditations & d'expériences.

Changer une opinion générale, & de plusieurs siècles, c'est un grand projet. Il faut être bien assuré de la bonté de ses moyens, bien convaincu des vérités qu'on avance, pour oser attaquer l'erreur, pour vouloir

détruire le préjugé de tous les hommes de sa profession.

Quelle que grande & difficile que soit cette entreprise, d'après le sentiment de ce que je fais, & de ce que je puis, j'en vois le succès aisé & certain : si l'Assemblée Nationale daigne seconder mon zèle & mon travail.

Il faut que l'autorité intervienne, si le Ministère veut s'éclairer, s'il veut se procurer les moyens de conserver les sujets, & d'économiser les dépenses destinées à leur soulagement.

Pour combattre l'erreur, le préjugé, l'ignorance, l'habitude, l'intérêt, l'orgueil, l'envie, la haine de mes Adversaires, que puis-je, seul, contre tous ? Ma voix est étouffée, la vérité est méconnue, les faits, les écrits sont altérés, sont calomniés, par la multitude.

Le Despotisme ministériel, l'Aristocratie, l'égoïsme, qui régner dans toutes les parties de l'Administration, ont gagné les Médecins attachés au Gouvernement.

Ces Médecins rejettent les choses utiles, où ils ne trouvent pas leur compte ; ils font agréer les choses les plus nuisibles, quand ils y trouvent leur avantage. Il faut ramper, valeter, payer, pour instruire le Ministre,

& pour le mettre à même de faire le bien. Aussi ces Médecins se sont-ils opposés, depuis vingt-quatre ans, à celui que je puis faire, parce qu'il n'y avoit à gagner que pour l'Etat.

Ces Médecins abusent de leur accès auprès du Ministre, obligé de s'en rapporter à eux, sur les objets de santé, ils ne lui disent que ce qu'ils veulent qu'il sache, & qu'il fasse, pour ou contre les choses & les personnes, que ces Médecins ont intérêt d'éloigner, ou de faire accueillir du Ministre; & avec une audace, une impudence, incroyables, ils sacrifient à des motifs personnels, le bien de l'Etat & la vie des Sujets.

Un fait, un exemple, que je dois citer, est la conduite actuelle du Directoire des Hôpitaux de la Guerre. Il est impossible de porter plus loin l'injustice, la mauvaise foi, à mon égard, le mépris du salut public, le manque de respect & de soumission aux ordres du Roi, dont le vœu & la volonté sont qu'on donne à mes expériences de la suite, pour faire jouir son Peuple & ses Troupes, des avantages de ma découverte.

Le Directoire, jaloux de ce que le Roi & le Ministre m'ont employé à son insçu, pour me mettre à l'abri de la perfidie de ses

principaux Membres, fâché de mon succès & du bien qui doit en résulter, m'a calomnié auprès du Ministre & du Conseil de la Guerre, pour empêcher une économie, par an, de quatre à cinq cent mille livres, que ma découverte procurait ; tandis que le Directoire a fait, depuis le premier Janvier, jusqu'au mois de Juin, une déprédation dans les Hôpitaux, qui a coûté la vie à bien des soldats, & des sommes immenses, en pure perte. On prétend qu'elles montent à plus de cinq millions. Afin de prévenir de plus grands maux, on sera obligé, avec de nouveaux frais, de rétablir les choses dans leur premier état.

Sans aucun égard au succès de mes expériences, aux procès-verbaux de mes Commissaires, à leur certificat, qui le constatent de la manière la plus authentique, & ne laissent rien à désirer, le Directoire des Hôpitaux, de son autorité privée, & sans en donner les raisons, a rejeté, a défendu l'usage de ma méthode, pour le Militaire ; il a fait de moi, de mes expériences, au Ministre, au Conseil de la Guerre, un faux rapport, dont le but est si odieux, les inculpations si révoltantes, que le Directoire a eu grand soin de tenir son rapport secret,

pour ne pas se couvrir de la honte & du blâme , que lui aurait attirés son indigne procédé , s'il eût été public (1).

(1) J'ai écrit au Ministre , au Rapporteur du Conseil , au Président du Directoire des Hôpitaux , de la Guerre , pour leur donner des éclaircissmens & des moyens relatifs à l'économie , que le Ministre avait en vue , dans le nouveau régime , qu'il voulait établir , pour les Hôpitaux. Projet mal vu , mal exécuté , d'ailleurs impraticable ou funeste , par l'incapacité de agens nécessaires à son exécution. L'économie , la santé du soldat , l'avantage des Régimens , qu'on présentait au Ministre , étaient chimériques , & physiquement impossibles. Ce projet n'a eu lieu que pour donner AUX FAISEURS une occasion de se rendre nécessaires , & de profiter de la circonstance.

Dans toutes mes Lettres au Ministre & au Président du Directoire , j'ai demandé instamment , j'ai vivement sollicité la communication du rapport du Conseil de Santé , qui conformément aux vues & aux ordres du Roi , devait m'être remis , & qui , relativement à son objet , devait avoir la même publicité que mes expériences. Je n'ai pu l'obtenir ce rapport , je n'ai pas même reçu de réponse à aucune de mes Lettres , quoiqu'elles fussent assez intéressantes pour être répondues par le Ministre , par le Rapporteur du Conseil , & par le Président du Directoire , s'ils avaient voulu faire le bien. Mes travaux , mes offres , mes démarches pour y concourir , n'ont pas paru mériter , de la part de ces Messieurs , la moindre attention , ni l'honneur d'une réponse.

Je crois devoir rapporter une partie de ma dernière

Il fut un tems & des Empires , où la Loi
décernait une couronne civique à celui qui
sauvait la vie à un Citoyen.

Lettre au Ministre, pour montrer au peuple & à l'Assemblée
nationale , la pureté de mes vues & la droiture de mes
intentions.

Paris, ce 20 Juin 1789.

LETTRE au Ministre de la Guerre.

.....
..... J'insiste , particulièrement , Monseigneur ,
sur la demande de la communication du rapport du Con-
seil de Santé sur mes expériences de Grenoble. Le refus
qu'il a fait , jusqu'à présent , de me le communiquer ,
sa précaution à le tenir secret , doivent vous le rendre
suspect. Si vous prenez la peine d'examiner cette affaire ,
vous serez convaincu de l'injustice , des mauvaises in-
tentions du Directoire , & de l'opposition qu'il met au
bien que je puis faire dans votre Département. D'ailleurs ,
cet objet intéresse trop l'économie , le service du Roi ,
la conservation des Soldats , pour ne pas mériter votre
attention , & vous engager à découvrir la vérité.

Il est malheureux que mon zèle , mes sacrifices , pour
le service , pour les intérêts de Sa Majesté , que ma con-
duite franche , généreuse , que les succès , les plus com-
plets , les plus authentiques , que la découverte la plus
utile à l'humanité , soient si mal accueillis , & que des
droits , si légitimement acquis à votre bienfaisance &
aux bontés du Roi , servent à mes Adversaires , de motif

Aujourd'hui, chez une Nation éclairée,
sous un Gouvernement humain, économe,
je suis en but à la diffamation la plus atroce,

pour me diffamer, & pour me faire éprouver de la vôtre
des injustices.

Certainement, Monseigneur, vous ignorez les procédés odieux qu'on a pour moi : si vous les connaissiez, vous ne souffririez pas qu'un Citoyen honnête, qui a donné tant de preuves de son dévouement & de son utilité pour le bien de l'Etat, pour le salut de la Nation, fût traité, & calomnié, aussi indignement que je le suis.

J'ai l'honneur de vous prévenir & de vous certifier que le Directoire des Hôpitaux, & particulièrement le sieur Colombier, abusent de leur place, de votre confiance, vous en imposent, vous trompent, se jouent de la vie des Soldats, des intérêts du Roi, sacrifient l'un & l'autre à des motifs particuliers, cherchent, par des inculpations, fausses, injurieuses, à vous prévenir contre moi, pour vous détourner de faire usage d'une découverte, que vous ne manqueriez pas d'accueillir, si on ne vous en dérobait la connaissance & l'utilité.

Je vous donnerai, Monseigneur, la preuve de ces faits, quand vous voudrez, soit en particulier, soit en présence du Conseil de la Guerre; & même, je vous demande, en grace, de m'y faire paraître, avec les sieurs Colombier, Doublet, Dehorne, Louis, & autres, pour vous éclairer sur ce point de votre administration, & pour repousser la calomnie, que ces Membres du Conseil de Santé, par jalousie, par animosité, ont inventé contre ma pro-

pour avoir conservé la vie à des milliers d'hommes, & pour vouloir enseigner à ceux de ma profession à en faire de même.

Depuis vingt-quatre ans, le Ministère sourd à mes représentations, a vu, avec tant d'indifférence, le bien que j'ai fait, qu'il n'a pas daigné y apporter la moindre attention, ni mettre aucun prix à mon zèle, à mon dévouement, à ma découverte.

Sans doute, il en a été détourné par les propos, par les rapports infidèles des Médecins de la Cour & des différens Départemens. Médecins, chez qui, rarement, le savoir, la vérité, le zèle pour le salut du peuple s'allient avec l'intrigue, l'ambition & la servitude où ils vivent. Ces Médecins ont rejeté ma doctrine, qui contrarie leurs idées & leur pratique; ils ont nié la possibilité de ma découverte, sans en avoir la moindre connaissance, & sans qu'aucun puisse me faire une objection motivée. Et voilà les Médecins que le Ministère consulte & emploie, pour le bien de l'Etat, & pour le salut des sujets!

bité, contre mes expériences, pour n'avoir pas la honte de me voir faire, dans votre Département, un bien essentiel, dont ils se sentent incapables.

Je suis, &c.

Si l'on est étonné de la manière dont le Gouvernement m'a traité, on doit l'être encore plus de ma persévérance à faire le bien.

Pour m'en détourner, il n'y a pas d'injustices, de désagréments, de contrariétés qu'on ne m'ait fait essuyer; mais rien n'a été capable de lasser ma patience & mon courage. Avec un cœur humain & bienfaisant, il est difficile de renoncer au projet de rendre la santé ou de conserver la vie à ses semblables, quand on en a le pouvoir. J'ai toujours espéré qu'il viendrait un temps, où la vérité & ma constance triompheroient, où mes veilles, mes travaux seroient aussi fructueux, que je le desire, à ma patrie, & au genre-humain: il ne pouvoit rien arriver de plus favorable à mes vues, que l'heureuse révolution, que la France vient d'éprouver. J'ose me flater que l'Assemblée, par une suite du bien qu'elle fait à la Nation, accueillera, favorablement, ma découverte qui, malgré les clameurs de l'ignorance, & de l'envie, pour en ravaler le mérite, est la plus savante, la plus heureuse, la plus utile, qui se soit faite, pour le soulagement du genre-humain.

En qualifiant ainsi ma découverte, outre la vérité que je dis, je le fais à dessein d'en-

gager de prouver le contraire ceux qui se plaisent à la décrier ou à la nier. J'ai pris toutes les voies, j'ai employé tous les moyens possibles pour obliger mes Adversaires d'entrer en lice, en discussion avec moi, ils se sont permis des injures & des calomnies; mais ils n'ont osé, ni pu répondre à ce que j'ai publié, & je les défie, TOUS, de le faire.

Comme le savoir & la vérité ne se font jamais bien connaître & sentir, qu'autant qu'ils sont en opposition, avec l'ignorance & le mensonge, je prie l'Assemblée-Nationale, au nom de l'humanité souffrante, & pour l'intérêt du Gouvernement, d'ordonner aux Facultés de Médecine, aux Collèges de Chirurgie, aux Académies des Sciences, à la Société Royale de Médecine, de répondre à mes objections, contre le remède & la méthode usités, de discuter ma doctrine, de prouver l'insuffisance des végétaux, pour guérir cette maladie, & pour avoir un point de comparaison, d'ordonner des expériences publiques de ma nouvelle méthode, & des traitemens avec les moyens ordinaires, faits par des personnes, d'un savoir & d'une probité reconnus, sous les yeux des Officiers Municipaux & Militaires, qui prendront les pré-

cautions que la prudence dictera , afin de s'assurer , par des écrits , par des traitemens répétés , par des succès constans , des avantages de ma découverte.

S'il est une autre manière de se montrer , ou de faire mieux , qu'on me la prescrive ? je me soumettrai à tout , pour le bien de la chose publique.

Les obstacles que l'envie , l'intérêt , la mauvaise foi ont mis au progrès de ma méthode , cesseront , quand l'Assemblée nationale forcera mes Adversaires de se montrer , quand elle forcera les Médecins , des différens Départemens & la Société Royale de Médecine de s'expliquer , CATHEGORIQUEMENT & PAR ÉCRIT sur ce qu'ils ont à dire en faveur de leur méthode , & à objecter contre ma découverte. Ce sont ces Médecins , qui ont fait le plus de mal ; ce sont eux qui s'opposent le plus au bien ; pour se justifier de ce reproche , ils doivent rendre compte de leur motif au Peuple & aux augustes Représentans qu'il a choisi pour veiller à ses droits , & à sa conservation.

L'opération que je propose étant une affaire d'administration , dont l'Assemblée nationale ne se mêle pas ; mais comme cette opération regarde essentiellement le peuple ,

L'Assemblée nationale voudra bien inviter les Ministres à en conférer, entre eux, les Administrations provinciales & les grandes Municipalités à s'en occuper.

Les uns feront dans leur Département, les autres dans leur Province, dans leur Ville, ce que le besoin & l'économie exigeront, pour le salut des particuliers, & pour le bien général.

Afin que l'Assemblée nationale juge de la nécessité d'accepter ma proposition, vu les avantages qui doivent en résulter & l'importance de son objet : qu'elle jette un coup d'œil sur les maux, dont le Royaume est, continuellement, affligé, par ce fleau, & qu'elle reporte ses regards sur ce que la France en a souffert les siècles derniers, l'Assemblée nationale aura sous les yeux la somme des pertes que l'Etat doit, nécessairement, essuyer.

Un tableau si affreux, un présent & un avenir si cruels doivent engager les personnes qui ont à cœur le bien de l'Etat & la conservation des Citoyens d'aller au-devant de si grands maux, qu'il est facile de prévenir par les moyens que j'offre.

Près d'un million de sujets, de toutes les classes, privés de secours convenables à leur

maladie, sollicitent l'Assemblée nationale de s'intéresser à leur sort.

Pour y remédier, l'Assemblée n'a qu'à vouloir; & pour lui faire sentir la nécessité de le vouloir & de le faire, ma conscience, mon état, mes lumières m'obligent de déclarer, publiquement, à l'Assemblée nationale, que c'est moins le mal qui fait souffrir & languir une partie de ceux qui en sont atteints, que l'effet du remède qu'on leur donne, & lorsque les malades meurent dans le traitement, ou de ses suites, c'est le remède qui les tue.

Ces malades sont autant de victimes de l'erreur, & du préjugé de ceux qui les traitent.

Et je dénonce comme homicides volontaires, les gens de l'Art qui, par morgue, par entêtement, se refusent à la vérité & à l'évidence, qui rejettent des moyens sûrs de guérir, ou qui les calomnient, pour n'avoir pas à rougir à-la-fois, & de leur injustice à mon égard, & de leur ignorance, s'ils convenoient de la bonté de ma doctrine, & de la réalité de ma découverte, ~~ils ne peuvent que mériter la haine de la~~
~~humanité, après les avoir indécemment~~
 combattus [ma découverte sera infailliblement

perdue , pour la France & pour le genre-humain , si les discussions & les expériences , que je sollicite , ne se font pas , publiquement , par les ordres & sous les auspices de l'Assemblée Nationale. Je la prie donc , de vouloir bien adresser le présent Mémoire aux Facultés de Médecine , aux Colléges de Chirurgie , aux Académies des Sciences , à la Société Royale. Leur réponse & ma réplique serviront de préliminaires au travail que j'offre de faire. J'en ai donné le plan à la suite de ma requête au Roi , présentée le 29 Juin 1782 , & je la joins ici :

En suivant ma doctrine , en usant des remèdes que j'ai indiqués , on guérira , toujours , sûrement , promptement , commodément , & à très-peu de frais ; on préviendra les fautes de l'ignorance , les abus du préjugé , les erreurs d'un faux savoir , le brigandage de la Charlatanerie , & tous les maux , tous les homicides , qui en sont les suites.

Lorsqu'on peut atteindre un but si salutaire , si avantageux , par l'usage de mes découvertes , elles valent bien la peine d'être examinées ; il serait aussi inhumain qu'impolitique de s'y refuser. Malgré l'indifférence ou la mauvaise foi avec lesquelles on les a , jusqu'ici , accueil-

lies ou appréciées, en attendant la conviction que j'offre d'en donner, je soutiendrai, toujours, d'après le témoignage de ma conscience & d'après une longue & grande pratique, que les végétaux, seuls, les plus communs, ont la propriété de guérir cette maladie, comme l'eau a la propriété d'éteindre le feu; & j'ose dire, que de toutes les découvertes, dont la Médecine & le Gouvernement se sont occupé, pour le salut, & pour l'intérêt publics, il n'y en a jamais eu, a ce double titre, & par le temps, les travaux & l'ensemble des connaissances qu'elles ont exigés, qui ait plus mérité que les miennes, l'approbation des Savans & la reconnaissance des hommes.

Un des plus beaux dons, un des plus grands biens que l'Assemblée nationale puisse faire à la France, & au genre-humain, est de rendre général l'usage de mes découvertes.

Il n'est au pouvoir d'aucun Souverain, de gratifier l'humanité d'un pareil bienfait.

POUR déterminer l'Assemblée à ordonner l'examen de ma doctrine & la continuation des expériences de mes découvertes, j'ose assurer, sur ce que l'honneur & la probité ont

de plus sacré, qu'il m'est aussi facile de faire
le bien que je propose, qu'il est naturel à
tous les Membres de l'Assemblée nationale
de le desirer.

Je suis avec le plus profond respect,

DE NOSSEIGNEURS,

Le très-humble & très-
obéissant serviteur,

MITTIÉ, *Docteurs-Regent
de la Faculté de Médecine
de Paris.*

Ce 25 Juin 1789.